

Fabienne Bock : des études féministes à l'histoire politique

Michelle Perrot

DANS **RAISON PRÉSENTE** 2023/4 (N° 228), PAGES 9 À 12

ÉDITIONS **UNION RATIONALISTE**

ISSN 0033-9075

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-raison-presente-2023-4-page-9.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Union rationaliste.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

FABIENNE BOCK : DES ÉTUDES FÉMINISTES À L'HISTOIRE POLITIQUE

Michelle Perrot*

J'ai connu Fabienne Bock au début des années 1970, dans le moment effervescent de l'après 1968 et de la fondation de Paris 7, sur le campus de Jussieu, autour de la tour Zamenski. Pour dégonfler les effectifs étudiants au centre de Paris, une des causes, selon lui, des événements de Mai 68, le gouvernement avait décidé de créer des universités nouvelles, dont Paris 7, caractérisée par une pluridisciplinarité reposant sur l'alliance tripartite Médecine-Sciences-Lettres. Autour des professeurs Jean Chesneaux et Emmanuel Le Roy Ladurie (en attente du Collège de France), les historiens maîtres-assistants de la Sorbonne furent assez nombreux à faire ce choix. J'en fus dès l'automne 1969, où démarrèrent les enseignements, qui accordaient une place particulière à l'épistémologie, à l'historiographie et au tiers monde. L'encadrement étant insuffisant, de nouveaux postes furent créés, en cette période bénie d'expansion universitaire. C'est ainsi que Pauline Schmitt en Histoire ancienne, et Fabienne Bock, en contemporaine, furent recrutées. Fabienne était grande, blonde, belle, souriante, dynamique. Excellente enseignante, elle plut beaucoup aux étudiants. Elle s'intégra très vite à notre équipe et lui apporta ses suggestions, son regard critique, sa volonté d'engagement.

Paris 7 était une université assez « gauchiste » et résolument féministe, relais du MLF et des luttes pour l'IVG autour du procès de Bobigny (Gisèle Halimi, 1972), point de départ de nombreuses manifestations. Avec Françoise Basch et Françoise Barret-Ducrocq, spécialistes des études anglo-américaines, nous avons lancé un petit groupe « d'études féministes » où nous débattions des questions des femmes, allant du travail domestique à la maternité et à l'homosexualité. Pour ma part, ce qui me frappait, c'était le silence des femmes et sur les femmes dans l'Histoire. Elles étaient les grandes absentes du récit historique. Même la grande Simone de Beauvoir, l'auteure révéralée du *Deuxième Sexe* (1949), écrivait que les femmes n'avaient pas d'histoire, que toute l'histoire des femmes avait été faite par les hommes, confondant ainsi ce qui s'est passé (où les femmes ont toujours été) et le récit que l'on en fait (où elles ne sont pas) : *story* et *history*, comme disent les Anglais. Militer ne suffisait

* Historienne et militante féministe française.

pas. Il fallait s'interroger sur le savoir et ses apories, comme Michel Foucault le faisait par ailleurs sur la folie et les prisons. Il fallait dissiper les ombres, briser le silence, chercher, faire apparaître les femmes. Au-delà, comprendre l'évolution des rapports masculins-féminins dans l'Histoire : sujet majeur et presque jamais abordé.

C'est ainsi que je suggérai, au printemps 1973, à mes jeunes collègues Pauline et Fabienne de proposer pour la rentrée un cours à cet égard ; un cours, non un séminaire comme cela a été parfois écrit, ce qui était encore plus ambitieux, car il supposait une synthèse de travaux que nous n'avions pas... Elles adhèrent avec enthousiasme. Mais comment faire ? La bibliographie était mince. Il fallait s'approprier celle des États-Unis. Nous n'avions pas d'instruments ni de concepts. Notre problématique était plus anthropologique – les structures de la parenté – que véritablement historique. Nous n'avions pas même de titre... Je proposai d'adopter une forme interrogative qui leur parut judicieuse : « Les femmes ont-elles une histoire ? ». Prises dans les rets de la reproduction, ne sont-elles pas assignées à l'éternel recommencement du même ? Cantonnées aux ombres de la maternité et du domestique ? Nous nous sentions incapables de traiter nous-mêmes ces sujets. Mais à qui demander ? Nous décidâmes de consacrer un premier semestre à l'anthropologie et à la sociologie, disciplines plus avancées dans ce domaine. Nous demandâmes à la sociologue Andrée Michel d'ouvrir le cours. Spécialiste de la famille, elle avait publié sur les femmes des livres pionniers, notamment en 1964, avec Geneviève Texier, *La condition de la française d'aujourd'hui* (Denoël-Gonthier, collection femmes), tableau fort documenté et critique de la situation des femmes dans les décennies d'après-guerre. Elle accepta.

Le cours fut un réel succès. Le jour de son ouverture, en octobre 1973, la grande salle du couloir 34-44 (escalier C, 3^e étage), où se donnaient les cours « magistraux », était archi-comble. L'énoncé du cours avait suscité l'intérêt et une curiosité parfois critique, certains étudiants suspicieux y voyant un détournement pernicieux du chemin de la Révolution. Andrée Michel, que son mari accompagnait, animé sans doute par une sympathie intriguée, présenta un exposé sur « les modèles de la famille ». Ce qui, dans la discussion qui suivit, fit s'étonner un étudiant : « Des modèles, nous, Madame, on n'en veut plus », dit-il. Ce à quoi elle répondit sereinement qu'un modèle, au sens sociologique du terme, n'était pas un exemple à suivre, mais un type à discerner. Un autre l'interrogea : « Et l'orgasme, Madame, qu'en pensez-vous ? ». Elle répliqua que c'était fort bien, mais pas son sujet. Ainsi était l'ambiance allègre et tonique des années 1970. Les séances d'après furent plus ordinaires. Le second semestre, plus directement historique, fut assuré par d'éminents collègues : Pierre

Vidal-Naquet, Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean-Paul Flandrin, Mona Ozouf, Jean Chesneaux, etc. L'année suivante, on décida de continuer et on choisit un intitulé plus banal, genre « Femmes et famille », et Fabienne y prit sa part. Elle a ainsi participé à l'émergence de l'histoire des femmes. Toutefois ce n'était pas sa priorité. Ni sur le plan politique, ni sur le plan historique, même si elle n'a jamais oublié de souligner éventuellement le rôle des femmes. Traitant à l'Union rationaliste des « scientifiques français au service de la défense nationale en 1914-1918 », elle montre Marie Curie soignant les blessés à l'arrière, avec ses « petites curies », automobiles équipées pour examiner les blessures avec les rayons X, récemment découverts ; Marie Curie avait ainsi sauvé beaucoup de vies et jeté les bases de la radiologie contemporaine (*Raison présente*, n° 225, mars 2023, dans le dossier « Scientifiques et armement »).

Les intérêts de Fabienne étaient ailleurs. Elle avait, sous ma direction nominale (j'étais devenue professeure à Jussieu en 1974), déposé un sujet de 3^e cycle, forme encore persistante, sur le mouvement Freinet, et ceci suggère son empathie pour les contestataires. Elle la soutint en 1978 sous le titre « Enjeux politiques et débats pédagogiques : la formation du mouvement Freinet », excellent travail dont on peut regretter qu'il n'ait pas été publié. Peu après, elle quitta Paris 7 pour l'Université de Marne-la-Vallée qui la sollicitait et dont elle fut une fondatrice et organisatrice de premier ordre, désormais le siège d'une carrière dont d'autres, mieux que moi, diront les étapes et les fruits. De cette université, elle a apprécié l'autonomie, l'indépendance, la possibilité d'innover sans entrave, la relative marginalité géographique et sociale qui permettait d'avoir des étudiants moins favorisés, moins formatés que ceux du centre de Paris. Car une courte distance engendre de surprenantes différences ; Fabienne me disait son étonnement devant l'ignorance quasi totale que nombre de ses étudiants avaient de la capitale, qu'elle leur faisait découvrir. Cette grande lectrice d'histoire, d'essais et de romans policiers, à laquelle je dois tant de suggestions, avait aussi le sens des lieux. Elle aimait les paysages et la mer, La Rochelle de ses parents, la Bretagne, l'île de Batz de Bernard.

Côté recherche, ce qui l'intéressait c'était l'histoire politique, singulièrement celle des conflits et des guerres, croisée avec l'économique, le personnel, le droit, l'institutionnel. La guerre comme enjeu de pouvoir, comme carrefour et révélateur... Elle entreprit une thèse d'État, sous la direction, bienveillante et lointaine, de Jean-Noël Jeanneney, sur la vie et le rôle du Parlement durant la guerre de 1914-1918. Comment la démocratie avait-elle persisté dans cette conjoncture ? Quels étaient la nature et le contenu des débats, la fonction des députés, celle des ministres des finances ? Quel avait

été le rôle des parlementaires dans la direction et l'effort de guerre ? L'examen des archives des commissions parlementaires, rapatriées depuis peu aux Archives nationales, permettait de suivre les débats et les décisions budgétaires, de saisir comment s'était pratiqué l'emprunt, comment avait évolué la fiscalité. Fabienne Bock avait au bout du compte une opinion plutôt positive des représentants de la nation, tels un Abel Ferry, ou un Paul Cocho, dont elle publie les carnets de guerre et de prisonnier : « Dans un contexte démocratique abîmé, ils ont contribué à préserver l'ordre constitutionnel ». Soutenue en 1998, publiée sous le titre : *Un parlementarisme de guerre, 1914-1918* (Belin, 2002), sa thèse la consacre comme une des meilleures spécialistes de la Grande Guerre, « la pionnière de l'histoire du Parlement en guerre », dit Jean Garrigues, lors de la journée d'études organisée récemment (avril 2023) au Sénat sur la question, et qui fut sans doute une de ses dernières interventions publiques.

L'actualité la passionnait, ne cessait de la requérir, notamment la question des migrations et des réactions et régressions qui les accompagnent et qui la navraient. Elle avait dirigé un très dense numéro de *Raison présente* (n° 202, 2017), intitulé « Un monde emmuré », suite d'un colloque de décembre 2016 sur ce sujet. « Le mur participe à renforcer la crainte envers les migrants », dit-elle dans un entretien avec Roland Pfefferkorn (*La Marseillaise*, 9 novembre 2017). Elle retrace la longue histoire des murs, depuis la grande muraille de Chine, le mur d'Hadrien, les murs de la guerre froide, celui de Berlin dont la démolition avait créé l'espoir d'un monde ouvert, sans murs, offert à la libre circulation des biens et des personnes, illusion cruellement démentie, par le contraste croissant entre le mouvement contraire des uns et des autres. Partout les murs surgissent, tels les châteaux forts du Moyen Âge dressés contre l'assaillant. Le mur élevé par Trump à la frontière mexicaine, les murs qu'au Maroc essaient de franchir les Africains, celui qui, dans le nord de la France, tente de contenir les candidats à l'Angleterre, les murs d'Israël contre les Palestiniens sont des signes tangibles des conflits de toutes sortes, de la peur de l'autre, du refus de son entrée. La mondialisation du capital se double d'un contrôle accru des humains, constamment refoulés au prix de leurs existences. Signe et symbole, le mur est une dure réalité sans cesse opposée au désir de changement et de vie. Facteurs économiques et politiques, financiers, religieux, ethniques, territoriaux contribuent à la fragmentation et à la clôture de l'espace. Cela fascinait et révoltait Fabienne Bock, femme généreuse, hospitalière et fraternelle. À jamais Femme hors des murs, citoyenne contre les murs.